

ACROSTICQUE

A. M. JOSEPH DE LA ROCHELLE.

L'abréviation des travaux inutiles
 L'ensemeine les champs d'ormes plus fertiles
 M'adit, ô St. stenographe, à toi le sceptre d'or
 T'ou électrique plume en prenant son essor
 N'ôte les lampions, les réifs, les suits vifs
 N'ou, n'ou ne re-rotions plus maintenant des esclaves
 O ublons la routine et vive le progrès
 Q'age d'un avenir prospère, plein d'attraits
 R'assemblez-nous ici que la précieuse feuille
 A ti les exquils parfums de ces fleurs que l'écuelle
 P'ar les a zifors ombreux d'un boccal charmeant.
 Il osanna! Chers amis, que chacun se recueille
 K n visant le vrai but, glorieux dévouement!
 C'hantons, chantons en chœur Joseph de LaR. chelle
 A lui donc, succès, la victoire nouvelle!
 N'ui mieux que ce grand e-ff' ne conduis les guerriers
 A l'ennemi traillard De ver oyons lauriers
 O'ocrons promptement les nombreuses écoles
 I l'fait aux jeunes fronts les riches auréoles
 N' s' l'leopard flambant qu'un seul cri demanda
 N'uit et jour aux échos français du Can. ad!
 A. L'ELIYEDPAC
 Laureat de plusieurs concours postiques.

LES MEMOIRES D'UNE ORPHELINE

PAR MARIE ROUSSEL

I
(Suite.)

Sur le penchant d'une colline s'élevait une modeste chapelle, c'était mon doux asile; sous l'humble portique j'improvisais souvent une prière. Je m'agenouillais confiant à l'infini mes tristes pensées, et l'espérance caressait ma jeune imagination qui, en s'enfuyant dans les sphères éthérées, emportait mes rêves enfantins.

Cette petite chapelle était rustique, s'harmonisant avec la nature qui l'entourait, de grands arbres entrelacés l'ombrageaient potiquement.

Un vénérable prêtre, agenouillé devant le saint autel, priait pieusement à la lueur d'une lampe blafarde.

L'isolement le plus grand régnait dans cette chapelle, tout était silencieux, morne et triste..... Les palpitations de mon cœur, mes sanglots étouffés étaient les seuls bruits entendus dans cet asile de la prière, et mon regard voilé d'une larme s'élevait au ciel; mes lèvres glacées invoquaient Dieu en prononçant un vœu.....

J'allais souvent m'abriter sous cette nef sacrée, doux refuge des infortunés, le murmure des fleches me ramenaient toujours dans ce sanctuaire où je versais toute mon âme.....

II

Je me souviens d'un soir d'été; en cherchant cette petite chapelle, je me suis égarée sur le bord verdoyant d'un lac. La lune caressait les flots de ses rayons argentés. La nuit était seréne; je me confiais à la nature, je demandais aux étoiles une révélation, aux fleurs leurs parfums, aux flots leurs destinées, aux insectes leurs secrets. Je parlais tout bas à l'oiseau caché dans son nid, au papillon reposant sur une feuille odorante, et je voyais Dieu dans toutes ces magnificences, qui étaient autant de rayons illuminant le grand Infini.

Pensive..... je regardais une ombre se dessinant dans l'onde pure, quand j'entendis un bruissement du feuillage. Je cherchais dans les épais brouillards de la nuit, et regardais dans les branches, qui jouaient dans ces branchages. Non, ce n'était pas un rêve, mon âme assoupie par la douleur, ne sommeillait pas avec la nature endormie. Non, ce n'était pas le vent, qui brisait ces feuilles sans pitié, c'était un solitaire..... rêvant les beautés célestes dans ce berceau des grandeurs de Dieu.

Je me trompais, me croyant seule au milieu de cette solitude embaumée, nous ôtions deux contemplant le vaste horizon, deux âmes qui étaient en sympathie d'idées, et de sombres pensées s'élevaient ensemble vers le ciel.

J'ai travaillé en me voyant si heureuse. Un pressentiment, en me troublant, me faisait croire au bonheur; les douceurs de l'amitié m'apparaissaient à travers le brouillard lamenteux..... ce solitaire, au couchant sous ce rideau de verdure, était une ange exilée sur ce chemin terrestre. Ses grands yeux noirs nageaient dans le bleu firmament. Elle adorait Dieu au fond de toute la nature; son âme candide et pure fuyait les plaisirs du monde pour errer dans les bulasons ou dans les vallées.

(A suivre.)

CICÉRON ET LA STÉNOGRAPHE

(Suite et fin.)

Après avoir fait partie de l'éducation dans les beaux jours de Rome, l'écriture trionienne s'éclipsa avec la décadence des lettres et la perte de la liberté.

Du Sénat où elle était devenue inutile, elle passa dans le temple des chrétiens et y partagea d'honorables persécutions. C'est à elle que nous devons les actes des martyrs, les impressions d'Origène, les ouvrages de S. Jérôme, etc.

Mais l'ignorance profonde dans laquelle la Société se trouva plongée, fit considérer l'art trionien comme une œuvre de nécromancie, et il ne tarda pas à être prosaïque. Le latin, en outre, cessait d'être compris, et par suite, les notes n'avaient plus leur raison d'être.

Il était cependant impossible qu'une écriture aussi utile que la sténographie disparût pour toujours.

Aussi, la voyons nous renaître quelque temps après l'invention de l'imprimerie, époque où l'esprit humain s'efforce de reconquérir la pensée.

Mais ce n'est plus avec les vieux signes trioniens, que les sténographes vont fixer la parole des orateurs. Les manuscrits qui les renferment sont enfouis sous la poussière des bibliothèques ecclésiastiques, et n'en seront plus tirés que de temps à autres par quelques savants bénédictins en quête de connaissances nouvelles.

Un nouveau système vient en 1772 d'apparaître en Angleterre, basé sur des principes neufs bien différents de ceux de Tiron. Il inaugure une nouvelle ère, l'ère de la sténographie moderne.

Aussi s'effaça devant le progrès cette écriture qui avait été en faveur pendant 11 siècles. Elle n'est plus pratiquée depuis longtemps, mais son souvenir n'a cependant point disparu; et il ne disparaîtra jamais, parce qu'elle est l'œuvre première de la sténographie, et a droit à l'admiration de tous ceux qui pratiquent cet art.

Tout esprit élevé et qui a le culte des belles lettres doit se montrer reconnaissant envers Cicéron et Tiron, car c'est grâce à eux que les chefs-d'œuvre d'élouquence des orateurs romains ont pu être transmis à la postérité.

La sténographie, devenue une écriture rationnelle, logique et accessible à toutes les intelligences, grâce aux travaux assidus de M. Emile Duployé, l'illustre innovateur français, voit chaque jour de nouveaux horizons s'ouvrir devant elle. Sa marche est assurée; son triomphe, inévitable.

Associons-nous donc tous aux amis du progrès qui consacrent leurs travaux à répandre le goût de cet art; ce sera la plus belle marque de reconnaissance que nous puissions donner aux PRÉSIDENTS DE LA STÉNOGRAPHIE.

Mantes-la-Jolie. 1889.

HENRI DUPONT.